REVENDICATION

DRAME EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris sur le théâtre des Arts, le 21 septembre 1874.

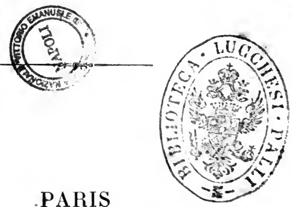
CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

REVENDICATION

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

MM. EUGÈNE HUBERT ET CHRISTIAN DE TROGOFF



PARIS
TRESSE ÉDITEUR
GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11
PALAIS-ROYAL

MDCCCLXXIV

PERSONNAGES

DE BLAVENNES, père de Julie..................	MM. ARISTE.
DE BRESSON..................................	RIGA.
DALTANG, père de Maurice.....................	VICTOR GAY.
MAURICE, prétendu de Julie.....................	LECLÈRE.
CHARLES, fils de Bresson........................	BESSAC
BAPTISTE, valet de chambre......................	JACQUIER.
UN DOMESTIQUE..............................	EDMOND.
MADAME DE BLAVENNES, 35 ans.............	Mmes LARMET.
JULIE, 18 ans..................................	E. THOMAS.
MADAME DALTANG, belle-mère de Maurice, 25 ans.	DIANIS.

La scène se passe de nos jours, au château de Maubois, chez les Blavennes.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Georges DORIAL, régisseur général du Théâtre des Arts.

REVENDICATION

ACTE PREMIER

Le parc aux abords du château. — A gauche, au premier plan, un bosquet avec une table et des sièges ; au deuxième plan, une avenue qui conduit à la grille d'entrée. — A droite, au premier plan, une allée embragée qui mène dans l'intérieur du parc ; au deuxième plan, un perron et les murs du château.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, BAPTISTE, un instant; puis, JULIE.

Au lever du rideau, Baptiste enlève un service à café qui se trouve sur une table. — Il croise Maurice, qui sort du château, et met des gants.

MAURICE, consultant sa montre.

Baptiste, votre ami monsieur le cocher n'a pas l'heure de la Bourse.

BAPTISTE.

Ces gens-là ont des montres en argent, monsieur; ils retardent! Mais, je suis là !... et... dans cinq minutes, chronomètre en main, madame sera avancée.

Il sort.

JULIE, sortant du château, en toilette de campagne.

Vous partez déjà, monsieur Maurice?

MAURICE.

Puisqu'il faut une corbeille à la fiancée, votre mère et moi, nous allons à Paris choisir ce qu'il y a de plus beau... Mais les diamants eux-mêmes pâliront devant ces yeux...

JULIE, baissant les yeux.

En les flattant vous m'empêchez de les lever... et de vous voir !

MAURICE.

Chère Julie!

JULIE.

Et vous allez me quitter!

MAURICE.

Paris n'est qu'à cinq lieues de votre château de Maubois, et c'est moi qui conduirai.

JULIE.

N'allez pas faire d'imprudence... par galanterie.

MAURICE.

Oh! non!... en ce moment, je tiens trop à la vie!

JULIE.

Est-ce bien vrai?

MAURICE.

Vous en doutez!

JULIE.

Non. Mais je suis si heureuse... que j'ai peur!

MAURICE.

De moi?

JULIE.

Oh! Maurice!... monsieur Maurice!

MAURICE.

Allons, dites Maurice! il n'y a personne.

JULIE, tendrement.

Oui! Maurice! — Maurice! (Riant.) Comme je suis enfant! Cela me fait plaisir!..

Sa tête se rapproche de celle de Maurice qui la regarde. — Les lèvres du jeune homme viennent effleurer le front de la jeune fille. Julie se retire tout à coup comme si elle avait peur, et regarde autour d'elle.

MAURICE.

Qu'avez-vous?

JULIE, rassurée.

Non... Je croyais que ma mère nous guettait. Et, je ne sais si vous avez remarqué, elle, si bonne, on dirait que cela lui fait de la peine de nous voir seuls ensemble.

MAURICE.

Rien de plus naturel. Si vous possédiez dans une serre une fleur rare, et qu'un papillon vînt voltiger autour, si léger

qu'il parût avec ses ailes dorées, vous trembleriez qu'il ne fanât la fraîche corolle en l'effleurant : madame de Blavennes n'a qu'une fleur, la plus rare qui soit éclose; elle la suit des yeux comme du cœur !

JULIE.

Que vous disais-je !... c'est-elle !

MAURICE.

Avec mon père, que, — Dieu me pardonne ! — elle a déguisé en porte-manteau.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DE BLAVENNES, DALTANG, puis BAPTISTE.

DALTANG, il descend le perron, chargé des effets de madame de Blavennes.

Ah ! ah ! voilà nos tourtereaux qui roucoulent.

MADAME DE BLAVENNES.

Ne grondons pas trop, ce n'est que la seconde fois de la journée.

MAURICE.

C'est pousser bien loin la sévérité que de les compter, madame.

MADAME DE BLAVENNES, souriant.

Compliment pour ma fille, blâme pour moi ; c'est de rigueur : une belle-mère !

DALTANG.

Une belle-mère qui serait une belle-sœur !

Tandis qu'il fait des grâces, il laisse tomber sa cargaison.

BAPTISTE, entrant.

La calèche de madame a l'honneur de l'attendre devant la grille du parc...

MADAME DE BLAVENNES.

Eh bien ! Baptiste, faites en sorte qu'elle ait d'abord l'honneur de recevoir tout cela. (Elle désigne les effets que Daltang est en train de ramasser.) Nous y monterons après !

DALTANG, cherchant une diversion à sa maladresse.

Ah ! madame ! le beau mariage ! Fils unique avec fille unique ! l'industrie alliée à la propriété foncière ! Nous joi-

gnons les deux bases fondamentales de la société ! Et avec un goût comme le vôtre, quelle corbeille !

MADAME DE BLAVENNES.

Toujours poétique et... prévoyant, ce cher monsieur Daltang !.. A ce soir !

JULIE.

Je vais vous mettre en voiture.

DALTANG.

Et moi consumer un cigare !

SCÈNE III

DALTANG, puis BAPTISTE.

DALTANG.

C'est qu'elle est très-jolie, ma bru !... avec son sourire naïf... et ses deux millions de dot !... Heureux Maurice, qui tombe amoureux d'une jeune fille charmante, dont il est adoré, juste au moment où elle vient d'hériter d'une grand'tante millionnaire !.. Devenir amoureux cela se voit : j'ai bien épousé ma femme, quoique j'eusse déjà tâté du mariage... Oui, dix-sept ans, des yeux superbes, une taille ravissante, de l'esprit jusqu'au bout des ongles, — et elle les a longs ! — mais pas le plus petit morceau... de tante, ni de million... Il est vrai que j'avais à cette époque-là quarante-quatre ans, ce qui m'en donne cinquante-deux... (Il s'aperçoit que Baptiste est derrière lui et l'écoute.) Qu'est-ce que vous faites-là ?...

BAPTISTE, impassible.

J'attends les ordres de monsieur

DALTANG.

Prévenez monsieur de Blavennes que je suis seul.

BAPTISTE.

Monsieur s'entretient au château avec un grand spéculateur, qui vient pour acheter la coupe des bois de la propriété. Mais si monsieur désire...

DALTANG.

Ne le dérangez pas ! Les affaires sont les affaires. (Après une pause.) Combien estime-t-on cette coupe de bois ?

BAPTISTE.

Personnellement, monsieur me permettra de réserver mon opinion ; je suis nouveau dans la maison, et je ne sais rien

que par ouï-dire; mais le garde-chasse, — avec lequel je suis lié, — m'a assuré qu'elle valait au moins vingt-cinq mille francs.

DALTANG.

Diable! ça doit être un beau spectacle, de voir sur une colline tout un quartier de forêt abattu, et de pouvoir dire: « Regardez, tout cela est à moi, et il y en a pour vingt-cinq mille francs! »

BAPTISE, avec un air d'importance.

Monsieur est positiviste?

DALTANG.

Non pas, je suis conservateur.

BAPTISTE, avec flegme.

Monsieur me permettra peut-être de faire remarquer à monsieur qu'en fait d'exploitation, il y a différentes manières d'être conservateur. Car feu madame la grand'tante de mademoiselle, qui, contrairement aux opinons de monsieur, n'a jamais consenti à faire tailler ses forêts, sous prétexte que c'était les abîmer, était cependant conservateur... tellement conservateur, qu'après avoir passé sa vie à cacher à tout le monde ses écus et sa personne, elle n'a pas voulu qu'à sa mort les immenses domaines de Maubois fussent divisés entre des héritiers. Et voilà, pourquoi au lieu de laisser cette propriété à son neveu, qu'elle ne voyait jamais, elle l'a léguée à sa petite-nièce, qu'elle n'avait jamais vue, dans l'espoir que le partage en arriverait moins vîte.

DALTANG.

La vieille originale!

BAPTISTE.

N'est-ce pas que c'est invraisemblable?... Pourtant, il y a plus!... Si monsieur n'avait pas eu d'enfant, le château, au lieu de nous revenir avec ses dépendances, aurait dû aller, d'après le testament, au fils du frère de monsieur, le cousin germain de mademoiselle.

DALTANG.

Comment! monsieur de Blavennes a donc un frère?

BAPTISTE.

Il n'en a plus, monsieur. Le frère et son fils ont été mangés l'an dernier par les sauvages... D'ailleurs, ils ne seraient pas mangés, que ce serait pour nous tout comme : les deux frères étaient depuis longtemps brouillés. On m'a assuré, —

car je suis nouveau dans la maison, et je ne sais tout cela que par ouï-dire...

Il regarde au fond si on ne l'écoute pas.

DALTANG, à lui-même.

Oreille excellente! langue encore meilleure! service détestable.

BAPTISTE, continuant.

On m'a assuré qu'ils ne s'étaient pas vus depuis que monsieur est marié.

DALTANG.

Près de vingt ans!... Et vous n'avez pas « oui-dire » pourquoi?

BAPTISTE.

Monsieur me permettra de demander pardon à monsieur. D'abord, — toujours suivant le garde-chasse, — ils n'étaient frères que de mère. Puis, ils n'avaient pas les mêmes goûts, à ce qu'il paraît. Monsieur est un caractère doux, tranquille, économe quoique généreux, bon jusqu'au sacrifice, et honnête jusqu'aux scrupules; un homme de la vieille roche enfin; tandis que l'autre aimait à courir, à voyager, à bien vivre et (Baissant la voix.) à dépenser. On dit que, dans le temps, monsieur avait payé les dettes de son frère; mais, depuis son mariage, il a naturellement refusé de faire bourse commune. Alors, ils ne se sont plus revus; si bien que peu de personnes, à part le garde-chasse...

DALTANG.

Oui... oui...

BAPTISTE.

Se doutent que monsieur ait eu un frère, et que moi-même... Mais j'aperçois ces dames; si monsieur n'a plus besoin de moi...

DALTANG.

Plus pour le moment. (Baptiste s'en va.) En effet, c'est invraisemblable.

BAPTISTE, se retournant près du perron avant de sortir.

Mais vrai!

SCÈNE IV

DALTANG, JULIE, BAPTISTE, à la fin.

JULIE, regardant en arrière.

Allons, c'est fini, on ne les voit plus ! (Apercevant Daltang.) Vous êtes encore seul, monsieur?

DALTANG.

Je ne m'en plains pas, mademoiselle; j'aime assez la solitude... pas quand vous êtes là, bien entendu... Le calme des champs, la campagne... surtout dans une propriété comme la vôtre, où l'ombre s'unit au paysage... et qui ne vaut pas moins de deux millions.... de grands bois, où les rossignols chantent le soir... et dont la coupe se vend vingt-cinq mille francs... tout cela me plaît, m'enchante, me transporte!... Par malheur, mon commerce... puis, feu madame Daltang, la mère de Maurice, qui détestait la campagne... Mais pardon, mademoiselle; ce que je raconte là n'est peut-être pas très-intéressant pour vous...

JULIE.

Pourquoi, monsieur? Je suis bien aise de savoir que vous vous plaisez chez mon père.

DALTANG.

Dites chez vous, mademoiselle.

JULIE.

N'est-ce pas la même chose?

BAPTISTE, traversant au fond.

Mademoiselle, voici venir deux messieurs dans l'avenue.

JULIE.

Une visite! Et moi qui suis en négligé! Les connaissez-vous?

BAPTISTE.

Je ne les ai jamais vus.

JULIE.

Des étrangers! Raison de plus pour que je me sauve. — Vous préviendrez mon père. — Venez-vous, monsieur?

DALTANG.

Allons rejoindre ma jeune et charmante femme. Quand je ne suis pas là, seule avec ses vingt-cinq printemps, elle s'ennuie.

JULIE.

Mais quand vous êtes-là, avec vos...

DALTANG.

Quarante-huit, mademoiselle... elle s'amuse!

Ils rentrent au château.

SCÈNE V

BAPTISTE, DE BRESSON et CHARLES,

entrant par la gauche.

CHARLES, qui a aperçu Julie.

La ravissante personne!

DE BRESSON, à Baptiste.

Monsieur de Blavennes, s'il vous plaît?

BAPTISTE.

Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à monsieur?

DE BRESSON.

Dites simplement que nous venons pour affaires.

BAPTISTE.

Si ces messieurs veulent entrer au château...

DE BRESSON.

Merci; voici des siéges, nous attendrons ici.

BAPTISTE.

Comme il plaira à ces messieurs. — (A part, en sortant.) Des hommes d'affaires aussi distingués, c'est invraisemblable!

SCÈNE VI

DE BRESSON, CHARLES.

CHARLES, qui n'a cessé de regarder du côté par lequel Julie a disparu.

Tu as vu cette charmante jeune fille?

DE BRESSON.

Mademoiselle de Blavennes, je suppose!

CHARLES.

Ma cousine?

DE BRESSON.

Ou à peu près.

CHARLES.

Cousine à peu près, mais jolie tout à fait.

DE BRESSON.

Si c'est pour t'en amouracher que tu m'as accompagné, il était inutile de venir. — As-tu bien regardé la propriété ?

CHARLES.

Autant que j'ai pu en juger en la traversant rapidement, elle est superbe !

DE BRESSON.

Plus séduisante encore que les beaux yeux de ta cousine, n'est-ce pas ?

CHARLES, se promenant.

En effet, ce site, ce paysage, et ce château...

DE BRESSON.

Avec plusieurs milliers d'hectares...

CHARLES.

De l'eau partout...

DE BRESSON.

Des bois en plein rapport, des prairies à perte de vue...

CHARLES.

Et de l'ombre...

DE BRESSON.

Eh bien ! tout cela t'appartiendra bientôt.

CHARLES.

Peut-être.

DE BRESSON.

Tu vas t'en expliquer avec ton oncle.

CHARLES.

Ne trouves-tu pas plus convenable que tu parles d'abord seul à mon oncle ? Il ne m'a jamais vu, et je craindrais...

DE BRESSON.

C'est juste... le voici ; je vais simplement te présenter, tu te retireras ensuite.

SCÈNE VII

Les Mêmes, DE BLAVENNES.

DE BLAVENNES, il descend le perron, s'avance, puis s'arrête tout à coup, hésitant à reconnaître son frère.

Comment !... toi !... vivant !... est-ce possible !...

DE BRESSON.

Au fait, c'est vrai!... les amis m'avaient enterré chez les anthropophages... Et bien! tu vois, je ne m'en porte pas plus mal... Ah! mes cheveux ont un peu blanchi depuis vingt ans... et les tiens aussi... (Désignant Charles.) Mon fils... est devenu un homme... (Charles salue.) Je te l'aurais amené plus tôt; mais j'ai voyagé beaucoup... Puis, tu étais marié, je ne connaissais pas ta femme. Je n'ai pas encore l'honneur de la connaître...

DE BLAVENNES.

Elle te connaît moins encore, elle ignore jusqu'à ton nom, jusqu'à ton existence.

DE BRESSON.

Je te crois sans peine, on m'a fait mourir si souvent! (Riant.) On a même été une fois jusqu'à dire que je m'étais tué par désespoir! Suicidé, moi!... La *suicidomanie* est une maladie de l'époque, tout comme une autre; elle est contre nature. L'animal, si malheureux qu'il soit, a l'instinct de la conservation; la fleur ne se cueille pas elle-même; et si le vent vient à l'arracher d'aventure, elle se cramponne au premier terrain qu'elle rencontre, et cherche à y enfoncer ses racines pour y repuiser la vie; elle s'étiole, elle se dessèche, elle souffre; mais elle vit! Tu vois, j'ai fait de même.

DE BLAVENNES.

Abrégeons... A quel motif important dois-je l'avantage d'une visite qui s'est fait si longtemps attendre?

DE BRESSON.

Veux-tu d'abord permettre à ton neveu de s'éloigner un instant?

DE BLAVENNES.

Je vois qu'il s'agit d'une affaire délicate et grave.

CHARLES.

Très-délicate et très-grave, en effet... Je vous prie donc de m'excuser.

DE BLAVENNES.

Les dissentiments personnels ne doivent pas se perpétuer dans les familles. J'aurais eu plaisir, mon neveu, à prolonger notre première entrevue; mais puisque vous pensez mieux faire en vous retirant, les ombrages du parc de Maubois ne pourront que vous retenir parmi nous, je l'espère, et je vous engage à en profiter à votre aise.

CHARLES.

Merci, et à bientôt.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE VIII

DE BRESSON, DE BLAVENNES.

DE BLAVENNES.

Nous voilà seuls, je t'écoute. Encore question d'argent, je parie !

DE BRESSON.

Je ne veux rien t'emprunter, rassure-toi.

DE BLAVENNES.

Parle, alors.

DE BRESSON.

Eh bien ! sans préambule, voici l'affaire. Tu as, au nom de mademoiselle Julie, recueilli l'an dernier l'héritage de la sœur de notre mère.

DE BLAVENNES.

Notre tante exprimait dans son testament le vœu bizarre, mais formel, que sa propriété de Maubois demeurât intacte, le plus longtemps qu'il serait possible.

DE BRESSON.

Et comme la loi ne lui permettait pas de te léguer ses biens, à condition de les restituer à l'aîné de tes enfants, qui les aurait lui-même restitués à l'aîné de ses descendants, et ainsi de suite, son notaire imagina, pour se rapprocher de ses intentions, la clause de testament que voici : (Il tire un papier et lit :) « Je donne et lègue tous mes biens à l'aîné des en-« fants de mon neveu Jacques de Blavennes... »

DE BLAVENNES.

Cet enfant, c'est Julie, ma fille unique.

DE BRESSON.

Ecoute la suite : « Si à l'époque de ma mort, l'aîné de mes « neveux n'a pas d'enfants, j'institue mon légataire univer-« sel, l'aîné des enfants de mon second neveu, le comte « Georges de Bresson... »

DE BLAVENNES.

Cette clause n'est point applicable. — Où veux-tu en venir ?

DE BRESSON.

J'en veux venir justement à te prouver que la clause est applicable.

DE BLAVENNES.

Comment?

DE BRESSON, avec calme.

Tu sais bien que Julie n'est pas ta fille!

DE BLAVENNES.

Hein?

DE BRESSON.

J'ai les preuves. C'est en Russie, dans un voyage, que tu t'es marié, et que l'enfant est né. Mademoiselle Julie est venue au monde trois mois après ton mariage, et six mois à peine après ton arrivée dans le pays.

DE BLAVENNES.

Ta police est bien faite...

DE BRESSON.

Cela te surprend! Je viens de Russie justement... retour d'Amérique, où l'on m'avait cru mort, ainsi que mon fils.

DE BALVENNES.

Pas de récits inutiles! Oui, je te croyais mort; oui, j'ai accepté cet héritage, sans me douter qu'on pût me le contester un jour. Mais avant d'aller plus loin, puisque tu t'en prends à un acte ignoré de tous, qui a décidé de ma vie, je me dois, à moi-même autant qu'à toi, de te donner quelques explications sur une conduite qui peut paraître étrange.

DE BRESSON.

Tu as fait ce qu'il t'a plu de faire. Je ne critique pas ta façon d'agir, j'en tire seulement les conséquences.

DE BLAVENNES.

Ecoute-moi, tu jugeras après. J'avais été envoyé en Russie par une compagnie de chemins de fer; tu n'ignores pas que j'étais ingénieur. Dans ce pays lointain, sans amis, sans famille, séparé de tous ceux qui m'étaient chers, j'étais bien seul, quand je rencontrai sur mon chemin une jeune fille...

DE BRESSON.

Qui te trompa, comme toutes les autres!...

DE BLAVENNES.

Non. Elle m'avoua loyalement, devant sa mère, qu'un lâche l'avait abandonnée, après l'avoir séduite. Je l'aimais, j'avais

demandé sa main. En présence d'une si cruelle révélation, je fus d'abord atteint d'un violent désespoir; mais la douleur fit place à la réflexion, et je me sentis à la fois saisi d'une profonde indignation contre l'auteur d'une action si méprisable, et d'une indicible pitié pour celle qui en était victime. Je sais que bien des gens, et toi tout le premier, n'auraient rien vu là que de très-naturel : c'est votre système, à vous autres sceptiques, de limiter l'honneur à ce qui satisfait vos passions! Moi, j'ai un peu moins de ce courage cynique qui profite et qui déshonore, et un peu plus du courage croyant qui se dévoue et réhabilite! Le séducteur était mort, je donnai mon nom à la jeune fille.

DE BRESSON, narquoisement.

Tu dis vrai, c'est un courage croyant!

DE BLAVENNES.

Et un dévouement réel! Car le monde pardonne à celui qui fait la faute, et non pas à celui qui la répare. Jouer avec tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, avec l'honneur d'une femme, rien de mieux, on en rit! Mais tendre la main à la pauvre créature qui a péché, — plus par ignorance et par faiblesse que par vice, — lui pardonner, et rendre à l'humanité une âme droite et un cœur aimant, allons donc! c'est bon pour les imbéciles, les don Quichottes de l'honneur; et quand on est capable de se livrer à une pareille sottise, le moins qu'on vous doive est de s'écrier en haussant les épaules : Le pauvre garçon! il est fou!

DE BRESSON.

Ta conduite est peut-être très-noble, très-généreuse, très-désintéressée; elle est au-dessus de tout éloge, au point de vue théorique. Mais, il faut avouer qu'au point de vue pratique, elle peut avoir de fâcheuses conséquences. En pareil cas, quelle est la situation de l'enfant?

DE BLAVENNES.

Par cela même que j'ai épousé la mère, j'ai adopté l'enfant; je l'ai élevée, je lui ai donné mon nom; elle est devenue mienne, tellement mienne, que la loi n'autorise personne à contester ses droits.

DE BRESSON.

La loi, oui... mais ta conscience!... Grâce à l'éloignement, le monde n'a pas connu ce que je sais...

DE BLAVENNES,

Julie elle-même l'ignore.

DE BRESSON.

Mais toi, tu ne peux te le cacher à toi-même!... et tous les codes du monde ne feront pas que l'enfant d'un autre se rattache à toi par les liens du sang!... Comment penses-tu que le monde jugerait ta conduite, s'il venait à la connaître?

DE BLAVENNES.

Le monde!...

DE BRESSON.

Cela n'est point une menace. Tu croyais n'avoir plus de frère, et tu te voyais père; la question que je te pose aujourd'hui n'a pu se présenter encore à ton esprit... Mais, me voici!... Je viens, comme père aussi, et comme père véritable, faire appel à ta droiture qui ne te trompera pas, et à ta loyauté, dont personne n'a jamais douté; et je te demande si tes scrupules d'honnête homme ne t'empêcheront pas de dépouiller ton neveu, qui représente ici la famille, au profit d'une étrangère.

DE BLAVENNES.

Une étrangère!... Quoi! pendant près de vingt ans j'aurai veillé sur cette enfant, elle aura bégayé sur mes genoux ses premiers mots affectueux, je l'aurai vue grandir seule à mes côtés, lui prodiguant les soins les plus tendres, l'aimant comme ma propre fille; et parce qu'un jour il te plaira, à toi qui as déserté ta famille et ton pays pour mener une vie de désordre et de dissipation, de me rappeler que je ne suis pas son père, il faudra briser les liens sacrés de l'affection et de la reconnaissance au profit d'une parenté inculte et méconnue! Ah! avoue que si cette morale s'appuie sur la nature, elle est peu conforme à l'équité, et que, dans tous les cas, elle est bien dure pour l'enfant qui n'est pas coupable, et pour le malheureux qu'on vient désabuser!

DE BRESSON.

J'ai eu des torts, et tu as eu des mérites, j'en conviens. Aussi, n'est-ce pas pour moi que je réclame; mais pour mon fils qui, lui, n'a pas de faute non plus à se reprocher. Quant à ton affection pour cette jeune fille, je la comprends, je l'approuve même; mais tu ne peux pas me contraindre à la partager; car, je te le répète, mademoiselle Julie n'est, et ne sera pour moi, qu'une étrangère. Diras-tu que notre tante a entendu lui léguer personnellement son héritage? — Elle ne l'a jamais vue, pas plus que mon fils!... C'est à sa petite nièce, à la fille de l'aîné de ses neveux, à sa famille, en un mot, que la sœur de notre mère a laissé ses domaines de Maubois.

DE BLAVENNES.

Mais que me demandes-tu donc, et que veux-tu que je fasse ? Renoncer à une fortune acceptée déjà, c'est éveiller l'attention d'un public avide de scandale et de médisance. Si je me résous à l'abandon, si je fais droit à ta revendication, de quel prétexte couvrir ma conduite aux yeux du monde ?

DE BRESSON.

La question est, en effet, difficile à résoudre... Aussi ne demandé-je point une solution immédiate... bien que mes affaires...

DE BLAVENNES.

Tu es donc complétement ruiné ?

DE BRESSON.

Que veux-tu ! Quand on est à court, on cherche les gros bénéfices, les spéculations hasardées, où... les capitaux se suivent... mais ne se rassemblent pas.

DE BLAVENNES, après un instant de réflexion.

Reviens dans une heure.

DE BRESSON.

Prends ton temps, réfléchis ; nous attendrons, s'il le faut. — Pour le moment, j'ai dit tout ce que j'avais à dire : à tantôt ! Je trouverai sans doute Charles dans une de ces allées ; tandis que tu te consulteras, nous causerons de notre côté.

DE BLAVENNES.

Dans une heure je vous attendrai ici tous les deux.

DE BRESSON, au fond.

Nous y serons, prêts à t'écouter et... à partir.

SCÈNE IX

DE BLAVENNES, seul.

Quel coup de foudre !... Ainsi ce brillant mariage, qui est la conséquence de cette fortune, et qui fait le bonheur de Julie, la position à laquelle je me suis élevé, mes relations, mon bonheur peut-être, il faudrait tout sacrifier ! — Et pourquoi ?... Julie n'est-elle pas ma fille, en somme ?... N'est-ce pas moi qui l'ai adoptée, qui lui ai servi de père ?... Cette fortune, de quel droit la lui disputer ? la loi la lui donne, donc elle lui appartient. La loi, oui ; mais ma con-

science !... Ah ! pourquoi est-on venu éveiller ce scrupule?... Non, Julie n'est pas ma fille, et ce n'est pas à l'enfant d'un étranger que ma tante a laissé tous ses biens ! C'est à cet autre, qui est son neveu, lui, son vrai neveu, et dont j'ai usurpé l'héritage !... Maubois lui appartient ! nous ne sommes pas chez nous ici, je ne puis pas y rester ! Allons, monsieur l'enrepreneur de dévouements, vous avez du courage, montrez-le ! rendez ce que vous avez pris !... Le rendre !... mais comment ? Une terre ne s'évanouit pas comme un fantôme; il faut une raison pour dépouiller Julie, et cette raison, c'est le déshonneur en même temps que la ruine ! — Eh bien ! de quoi te plains-tu ? Si ta conduite est belle, pourquoi la cacher au lieu de t'en vanter ?... Pourquoi !... Ah ! j'ai honte de me l'avouer à moi-même !... parce que ces préjugés, au-dessus desquels je prétends m'élever, je ne me sens pas la force de les braver aux yeux du monde. J'ai peur ! — Et encore, s'il ne s'agissait que de moi !... Mais ma femme !... mais Julie !... Pauvre enfant, qui ne sait rien, à qui je ne peux rien apprendre ! j'irais tout à coup lui dire : « Cet espoir dont je t'ai bercée, ce mariage, cette richesse, ce bonheur, tout cela est impossible ! Tu n'es plus rien, tu n'as plus rien, rien ! — pas même un père !... car je ne suis pas le tien ! » — C'est elle !... Allons, du calme; qu'aujourd'hui au moins, elle ne se doute pas !...

SCÈNE X

DE BLAVENNES, JULIE.

JULIE, *entrant galment par la gauche.*

Père... j'ai donc un oncle ?

DE BLAVENNES.

Qui t'a dit?..

JULIE.

Monsieur Daltang. Maurice se trouve être un ancien camarade de collége de mon cousin... Ah ! mon Dieu !.. est-ce que tu es malade ?

DE BLAVENNES.

Moi !.. non...

JULIE.

Tu as quelque chose, pour sûr.

DE BLAVENNES.

Un peu de migraine peut-être. Je vais marcher, cela se dissipera.

JULIE.

Veux-tu que je t'accompagne?

DE BLAVENNES, *cherchant un prétexte pour s'esquiver.*

Mon enfant, il n'est pas convenable d'abandonner monsieur et madame Daltang; ta mère est absente, c'est à toi de leur tenir compagnie.

JULIE.

Mon cousin, qui est très-aimable, m'a remplacée auprès d'eux. — Mais, mon oncle?.. je ne le verrai donc pas?

DE BLAVENNES, *embarrassé.*

Non, pas aujourd'hui... Il est parti.

JULIE.

Déjà!

DE BLAVENNES.

Oui... une affaire pressée... Moi-même, j'ai des occupations... Voici les Daltang, je te laisse...

SCÈNE XI

JULIE, DALTANG, MADAME DALTANG, puis CHARLES.

JULIE, *à elle-même.*

Comment, parti!.. sans mon cousin!.. Mais qu'a donc mon père?.. Cette pâleur, ce trouble...

Elle s'assied à droite, et réfléchit. — Monsieur et madame Daltang entrent par la gauche.

DALTANG, *donnant le bras à sa femme.*

Eh bien! qu'est devenu Charles? ce brave Charles?

MADAME DALTANG.

Il nous a plantés là, ce monsieur! Il est si affable, si gentil, si bien élevé!... Depuis qu'il a été chez les sauvages, il en a gardé l'éducation.

DALTANG.

Oh!... j'en appelle à mademoiselle... N'est-ce pas qu'il est très-bien?

JULIE.

Je n'ai pas remarqué.

MADAME DALTANG.

Un jeune homme sans fortune, sans position, sans avenir... et qui ne fait pas seulement attention aux personnes qui lui parlent!... Un viveur, léger, insouciant, bizarre....

CHARLES, qui vient d'entrer par le fond à gauche.

Et pour combler la mesure, excessivement curieux! (S'approchant.) Mais pas rancunier.

MADAME DALTANG.

Vous écoutiez!... quelle indiscrétion!

CHARLES, gagnant la droite.

Encore un défaut... heureusement! car, pour quelques mots de plus, je ne sais ce que mademoiselle aurait pensé de moi.

JULIE.

On n'est sévère qu'avec ses amis, monsieur, parce qu'on sait qu'ils nous pardonnent.

CHARLES.

Je fais donc des vœux, mademoiselle, pour que vous me jugiez sévèrement.

SCÈNE XII

LES MÊMES, DE BRESSON, entrant par le fond à gauche.

DE BRESSON.

Charles?...

Tout le monde se retourne.

CHARLES, en forme de présentation.

Le comte de Bresson, mon père.

(Echange de saluts.)

JULIE.

Mon oncle... Je vous croyais parti!

DE BRESSON.

Pas sans avoir pris congé de votre père; j'ai à lui parler sérieusement.

DALTANG.

Justement, le voici. Puisque vous avez à causer, nous vous laissons. Les affaires sont les affaires.

CHARLES.

Au revoir donc, mesdames!

DALTANG, accompagnant les dames, qui sortent par la gauche.

Quant a moi, je suis toujours aux ordres de la beauté.

SCÈNE XIII

CHARLES, DE BRESSON, DE BLAVENNES, paraît sur le perron, et s'avance lentement.

CHARLES, bas à de Bresson.

J'ai imaginé un biais auquel je m'étonne que nous n'ayons pas songé plus tôt.

DE BRESSON.

Lequel?

CHARLES.

Laisse-moi faire. (Abordant de Blavennes.) Mon oncle, avant de connaître votre détermination, je désire vous soumettre un projet qui, s'il se réalise, me paraît concilier les droits apparents et légaux de mademoiselle Julie avec ceux que mon père a dû vous expliquer. Dans cette fâcheuse affaire, les intérêts de mademoiselle Julie et les miens sont directement opposés; pour éviter tout scandale et toute contestation, je viens vous proposer de les confondre.

DE BLAVENNES.

Que voulez-vous dire?...

CHARLES.

J'ai vu mademoiselle Julie, et le peu de temps que j'ai passé auprès d'elle m'a donné la plus haute opinion de son esprit et de ses sentiments; je la crois digne de la fortune dont elle a profité jusqu'à ce jour, et je serais heureux que, ne pouvant la tenir réellement d'un père, elle voulût bien l'accepter d'un mari.

DE BRESSON.

Bonne idée! tout peut s'arranger de cette manière.

DE BLAVENNES.

Je n'ai qu'une chose à vous répondre. Dans huit jours Julie épouse monsieur Maurice Daltang, qu'elle aime.

CHARLES.

Maurice est mon camarade de collége, il ne m'avait pas dit...

DE BRESSON.

Ce n'est pas là un motif suffisant. Une jeune fille aime le mariage, et non le mari qui se présente. Le futur peut changer; pourvu que la noce se fasse, elle n'y voit pas d'inconvénients.

DE BLAVENNES.

Quoiqu'il soit toujours dangereux de jouer avec le cœur, tu peux avoir raison dans bien des cas; mais ici ta casuistique ne saurait s'appliquer, car il s'agit d'un attachement réel. — L'union de Maurice avec Julie n'a pas été décidée par des raisons de convenance, c'est un vrai mariage d'inclination. D'ailleurs c'est chose faite, et il n'y a plus à y revenir.

CHARLES.

N'en parlons plus.

DE BLAVENNES.

Quant à l'héritage de notre tante, je ne transigerai pas avec ma conscience; il vous sera restitué intégralement. Reste à imaginer, s'il est possible, une explication honorable de ma conduite.

CHARLES.

Mais si mademoiselle Julie est ruinée, son mariage est compromis! Maurice Daltang est riche, il lui faudra une dot.

DE BLAVENNES.

Julie apportera en dot à l'homme de cœur qui ne la repoussera pas, une honnêteté qui aura coûté deux millions. Trouvez-en beaucoup qui se soient payées ce prix-là!

DE BRESSON.

Supposons que le futur persiste; penses-tu que le beau-père consente, surtout lorsqu'il apprendra que sa bru n'est pas la fille de son père?

DE BLAVENNES.

Ah! assez!... Brisons là!... Pour un peu je ne me contiendrais pas; je sens malheureusement que vos menaces pourraient se convertir en une triste réalité... Vous me placez entre la ruine et le malheur de mon enfant; je demande quelques jours pour réfléchir.

CHARLES.

C'est trop juste! nous reviendrons.

DE BLAVENNES.

Au revoir!

Il rentre dans le château avec précipitation.

CHARLES.

Le pauvre homme! Je suis presque au regret...

DE BRESSON.

Enfant!... Le Daltang refuse, à moins d'être imbécile, et c'est toi qui épouses!

CHARLES.

Tu crois?

DE BRESSON, allumant un cigare, et prenant le bras de son fils.

Parbleu!...

Ils sortent par la gauche, le rideau tombe.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de M. de Blavennes. — Au fond, une porte vitrée entre deux fenêtres donnant sur le jardin. — A droite, porte s'ouvrant sur une bibliothèque. — A gauche, issue sur les appartements. Bureau du côté droit. — Cheminée du côté gauche. Fauteuils et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

DE BLAVENNES, JULIE.

Au lever du rideau, de Blavennes est assoupi et accoudé à son bureau. Julie entre, un livre à la main, par la porte du fond.

JULIE.

Mon père!.. il dort!.. la nuit ne l'aura pas reposé. Il est si agité depuis l'autre jour... Si je savais pourquoi, je le consolerais !

DE BLAVENNES, rêvant.

Julie!.. ma fille!.. mon enfant!..

JULIE.

Il pense à moi!.. Cher père!.. (Elle s'approche de lui comme pour l'embrasser. De Blavennes fait un mouvement.) Non, cela le réveillerait!..

Elle se dirige doucement vers la bibliothèque, se retourne sur le seuil, et envoie un baiser à son père.

SCÈNE II

DE BLAVENNES, MADAME DE BLAVENNES.

An moment où Julie disparaît à droite, madame de Blavennes entre à gauche.

DE BLAVENNES, se réveillant en sursaut.

Ah! c'est toi, Marguerite!

MADAME DE BLAVENNES.

Tu dormais?

DE BLAVENNES.

Je suis accablé!

MADAME DE BLAVENNES.

Pauvre ami! nous étions si heureux! Qui m'eût dit qu'après tant de calme et de bonheur, un jour viendrait où ce fatal passé, que j'avais presque oublié, se jetterait encore entre nous?

DE BLAVENNES, élevant la voix.

Que parles-tu du passé? Pourquoi me le rappeler?

MADAME DE BLAVENNES.

Chut! si on t'entendait!

DE BLAVENNES, bas.

Nous voilà comme des voleurs, obligés de nous cacher et de baisser la voix!

MADAME DE BLAVENNES.

Je suis folle!.. folle d'inquiétude, de terreur! C'est aujourd'hui qu'il faut se décider...

DE BLAVENNES.

J'ai résolu de faire mon devoir; quand on a pris le bien d'autrui, même de bonne foi, il n'y a qu'un parti qui soit honnête, c'est de le rendre, et de le rendre tout entier.

MADAME DE BLAVENNES.

Mais n'y aurait-il pas un arrangement qui nous sauverait? Une transaction qui laisserait intact l'honneur de la famille?

DE BLAVENNES.

J'ai bien réfléchi, et je n'en vois qu'une seule : que Julie épouse son cousin.

MADAME DE BLAVENNES.

La sacrifier, elle qui n'a rien fait que de nous croire et de nous aimer! J'admets, qu'elle se décide à l'épouser; comment rompre sans motifs un mariage qui est à la veille d'avoir lieu?

DE BLAVENNES.

Quand on manque de motifs, on en fait naître; cela est toujours facile. Le plus simple prétexte suffit à brouiller deux familles. Suppose que je me fâche avec monsieur Daltang; voilà l'affaire manquée, je m'y oppose formellement. Je passe pour querelleur, entêté, ridicule; qu'importe? le mariage est rompu. Mon neveu se présente, je lui fais bon accueil, il devient assidu, on demande les dispenses nécessaires, et Julie épouse son cousin... Au contraire, si Julie devient madame Daltang, comment livrer à mon neveu l'héritage usurpé par celle qu'on croit ma fille, et qui n'est rien pour moi! Le monde, qui se tient à l'affût de tous les scandales, ne laissera point échapper une si belle occasion de médisance. . Sans doute Maurice aime sa fiancée, il est incapable de lui nuire; mais le père, qui ne voit dans le mariage de son fils qu'une « bonne affaire », sera, si la dot s'évanouit, le plus acharné à en rechercher la cause.

MADAME DE BLAVENNES.

Je serai perdue! Si encore cette honte, ce déshonneur, ne rejaillissaient que sur moi, qui les ai mérités !... mais toi! mais elle !... La médisance amène la calomnie; on travestirait ta générosité en une basse complaisance, ton nom serait souillé! Ma fille serait flétrie! oh! jamais!

DE BLAVENNES.

Conclusion?

MADAME DE BLAVENNES.

La fatalité a tout mené : acceptons un dénouement fatal.

DE BLAVENNES.

Dieu m'est témoin que j'eusse voulu épargner à Julie ce pénible sacrifice!...

MADAME DE BLAVENNES.

Ne faudra-t-il pas que je la prévienne?

DE BLAVENNES.

Garde-t'en bien, au contraire! Elle pourra accuser son père de ne pas l'aimer, mais elle respectera sa mère!

MADAME DE BLAVENNES.

Tu es bon!

DE BLAVENNES.

Je fais mon devoir !

MADAME DE BLAVENNES.

Devoir cruel !

DE BLAVENNES.

C'est alors seulement qu'un homme fort a du mérite à le remplir. Allons ! courage ! Il faut fournir une explication aux Daltang, je ne m'entends guère aux querelles ; ne veux-tu pas venir m'aider ?

MADAME DE BLAVENNES.

Viens !

Ils sortent par le fond.

SCÈNE III

JULIE, *seule.*

Elle paraît sur le seuil de la bibliothèque, pâle, se soutenant à peine. Peu à peu, elle avance en chancelant jusqu'à un siége, où elle s'affaisse.

Je ne suis pas sa fille !... Je ne suis rien pour lui !... Non, ce n'est pas possible !... Et cela est pourtant ! il l'a dit ! Cette famille, ce foyer, le nom même que je porte, tout cela ne m'appartient pas, il faut le rendre !... Oh ! oui, je le rendrai ! Mais sans qu'on puisse jamais vous accuser, vous que je ne puis séparer dans mon cœur... Il veut me cacher mon malheur pour en porter seul le poids ! Il me croit donc bien faible et bien lâche ! Il m'a tout donné, lui qui ne me devait rien ; et maintenant qu'il s'agit de sauver son honneur, il ne me serait pas permis de lui payer ma dette, et de m'acquitter envers mon bienfaiteur !... J'aime Maurice, j'aurais été heureuse avec lui ; mais je l'oublierai !.. Oh ! oui, je l'oublierai !... Je le dois, il le faut, je le veux !... Je lui dirai !... que pourrai-je lui dire ?... La vérité ?... Non, pas plus à lui qu'à personne ; un pareil secret ne se partage pas... Je lui dirai... puisqu'il le faut... que je ne l'aime plus... que j'ai changé d'idée... Mais il ne me croira pas ! S'il allait ne pas me croire ! Moi qui, hier encore, lui ai naïvement avoué tout ce qui se pressait dans mon cœur !... Eh bien ! j'aurai menti, voilà tout ! Ce sera un rôle difficile, presque impossible à soutenir ; mais s'il était aisé, où serait le sacrifice ?... Tout à l'heure je n'étais qu'une enfant : je sens que je suis une femme à présent !... (*Elle va vers une glace pour s'essuyer les yeux, et y aperçoit Maurice.*) Lui !

SCÈNE IV

JULIE, MAURICE, entrant par le fond avec un bouquet.

MAURICE.

Julie !... Depuis une heure je vous cherche partout pour vous offrir ces fleurs.

JULIE, refusant le bouquet.

Merci... je suis souffrante, et je craindrais...

MAURICE, prenant le bouquet sur le bureau.

Craindriez-vous ces roses parce qu'elles viennent de moi? si ce n'est pour celui qui les a cueillies, prenez-les pour leur parfum, pour elles-mêmes. — Voulez-vous mon bras? Le grand air vous remettra.

JULIE, portant la main à sa tête.

Non, j'ai besoin de repos, j'allais me retirer.

MAURICE.

Si vous êtes réellement souffrante, je vais prévenir.

Fausse sortie.

JULIE, vivement.

Restez !..cela va mieux, ce ne sera rien ! (A part.) Dieu ! que je souffre !

Elle s'assied à gauche.

MAURICE, revenant, et s'asseyant près d'elle.

Alors, permettez-moi de vous tenir compagnie. Nous avons tant de choses à nous dire, tant d'idées à échanger, et on nous laisse si peu de temps ! ce matin encore, nous avons été interrompus, au moment même où vous commenciez à parler avec plus de douceur et d'abandon.

Il veut lui prendre la main.

JULIE, se dégageant et se détournant pour cacher son émotion.

J'ai été bien enfant ce matin, et je m'aperçois maintenant que les mots sont des idées, et que les idées entraînent des conséquences.

MAURICE.

Que voulez-vous dire? et quelles conséquences avez-vous à redouter? Ne sommes-nous pas à la veille d'être unis et ne pouvons-nous répondre amour, quand on nous dit mariage?

JULIE, *se levant.*

Plus tard... en effet... nous aurons à causer... mais en ce moment...

Elle s'éloigne.

MAURICE.

Est-ce que ma présence vous importune?.. Il me semble, au contraire, que, quand on souffre, il est doux d'être entouré des personnes qui vous aiment.

JULIE.

Pas toujours!

MAURICE.

Oh! Julie!.. que me dites-vous là?.. Il y a dans vos réponses quelque chose qui n'est pas naturel. Votre mère vous aurait-elle adressé des reproches?

JULIE.

Non; si je suis triste, je vous prie de n'en accuser personne.

MAURICE.

Alors, c'est moi seul que j'accuse! je vous aurai déplu sans le savoir, et vous me gardez rancune.

JULIE.

Quel motif aurais-je de vous en vouloir?

MAURICE.

Est-ce qu'on sait!.. Un mot blessant que j'aurai lancé par mégarde, une méchanceté qu'on aura glissée contre moi, un de ces mille riens, qui n'ont pas d'importance, mais qui donnent de l'humeur sans qu'on ose s'en rendre compte... Voyons, parlez... Vous vous taisez!... Mais pourquoi?... Expliquez-vous! dites ce que vous voudrez, grondez-moi, accablez-moi, mais ne vous renfermez pas dans ce silence glacial, qui me navre et me désespère!

JULIE.

Au nom du ciel, monsieur Maurice, retirez-vous!.... Vous le voyez, je ne suis pas en état de vous répondre.

MAURICE.

Soit! Du moment que vous m'en priez, que vous l'exigez... Pourtant, au point où nous en sommes, votre façon d'agir pourrait me donner à supposer...

JULIE.

Mais vous voulez donc absolument me faire souffrir!

MAURICE.

Excusez-moi, mademoiselle. Je croyais qu'il s'agissait d'un moment d'humeur, d'un caprice; je vois qu'il s'agit d'autre chose...

JULIE.

Il ne s'agit de rien... que de ma tranquillité... de mon repos... Vous arrivez ici gai, riant, et vous voulez que je sois comme vous! Est-ce ma faute, à moi, si... si nos caractères...

MAURICE.

Ah! enfin!... Vous l'avouez! Il y a autre chose entre nous qu'une... migraine!...

JULIE.

Quand il serait vrai?...

MAURICE.

J'y vois clair cette fois!... vous me menacez d'une rupture! Car il n'y a pas à s'y méprendre, vous cherchez un prétexte de brouille.

JULIE.

Je ne cherche aucun prétexte... Je me contente de vous répondre... comme je le dois.

MAURICE.

Quel ton! quel langage! En vérité, je me demande si je rêve ou si je suis éveillé! Est-ce bien vous qui, hier encore, m'avez, de votre plein gré, fait entrevoir plus de bonheur que je n'osais en espérer?... Non! quelque fausse idée vous égare!... ou bien, alors... (Avec force.) Quand vous avez prétendu que vous m'aimiez, est-ce que vous n'avez pas parlé librement?

JULIE.

Calmez-vous! ...

MAURICE.

Que je me calme, quand vous m'exaspérez en me refusant tout éclaircissement!... Mais vous me trompiez donc?

JULIE.

Monsieur!... (A part. — Pleurant presque.) Ah! c'est horrible!

MAURICE.

Pardon, mademoiselle, si je me laisse emporter malgré moi! Mais, lorsqu'on aime véritablement, joie ou chagrin, on ne cherche pas de formes à ce qu'on éprouve: on s'exprime

comme on sent, c'est-à-dire avec violence. (Julie tombe sur le fauteuil.) Vous voyez, je me calme, je suis de sang-froid. Et maintenant, s'il est quelque obstacle qui doive nous séparer, vous pouvez me l'apprendre; de quelque rude coup que vous me frappiez, je suis prévenu, je saurai le supporter. Allons, qu'y a-t-il?... j'écoute... Rien! ah! Tenez, vous me cachez un malheur!

JULIE.

Je ne vous cache rien!

MAURICE.

Alors, vous ne m'aimez plus?... (Julie se détourne et garde le silence.) Adieu, Julie!... Non, au revoir!... Quand vous voudrez parler, vous expliquer...

JULIE, le rappelant.

Maurice! (Se reprenant.) Monsieur Maurice!

MAURICE, revenant.

Ah! vous aviez dit Maurice! A présent, je suis sûr qu'il y a quelque chose!

JULIE.

Eh bien! après tout, pourquoi ne dirais-je pas...

MAURICE.

Enfin!...

JULIE, s'arrêtant, à part.

Non! je ne peux pas! je ne dois pas!... (A Maurice.) Finissons cette comédie, monsieur!

MAURICE.

Comédie!... comédie! Vous aviez raison, mademoiselle; maintenant, vous n'avez plus rien à me dire!

JULIE, faisant un effort sur elle-même.

Rien!... non!... rien!... J'ai dit ce que je devais, ne m'en demandez pas davantage.

MAURICE.

Alors, c'est définitivement une rupture?

JULIE.

Vous le jugerez ainsi qu'il vous paraîtra convenable. Permettez-moi seulement de ne pas prolonger un entretien pénible...

MAURICE.

C'est bien, mademoiselle! Après ce qui vient de se pas-

ser, je comprends ce qui me reste à faire. Je regrette seulement que vous ayez attendu si tard pour m'avertir. Il y avait là une question de convenances, que je vous laisse le soin d'apprécier.

JULIE.

Vous ne porterez pas la peine de ce manque de formes : on saura que, seule, j'en suis la cause. Au revoir, monsieur.

MAURICE.

Adieu, mademoiselle.

SCÈNE V

MAURICE, *seul.*

Partie! Elle est partie! Eh bien! quoi ?... N'est-elle pas maîtresse d'elle-même? Puisqu'elle me repousse, la seule façon de montrer du cœur, c'est de l'oublier; et je l'oublierai!.. si je peux!

SCÈNE VI

MAURICE, DALTANG.

DALTANG, *il entre par le fond, et cherche quelque chose.*

Une ombrelle grise avec de la dentelle blanche!.. (*Apercevant Maurice.*) Te voilà, toi! Je te croyais avec Julie.

MAURICE.

Mademoiselle de Blavennes vient de sortir.

DALTANG.

Mademoiselle de Blavennes!.. oh! oh! (*Considérant Maurice.*) Est-ce que la brouille serait déjà dans le futur ménage? Que diable! attendez au moins que vous soyez mariés!

MAURICE.

Mariés! Ah bien oui! Tout est rompu!

DALTANG.

Hein?... Ce n'est pas sérieux?

MAURICE.

C'est plus que sérieux, c'est irrévocable!

DALTANG.

Une querelle définitive... entre amoureux !.. cela dure vingt-quatre heures. Je connais ça.

MAURICE.

Il ne s'agit pas d'une querelle, te dis-je, mais d'une rupture.

DALTANG, sérieusement.

Que s'est-il donc passé ?

MAURICE.

Quelque chose de bien simple ; elle ne m'aime plus !...

DALTANG, reprenant sa gaîté.

Ce n'est que ça !

MAURICE.

Que ça !

DALTANG.

Ah ! je respire... Tu m'avais fait peur.

MAURICE.

Mais tu ne comprends donc pas! Je te dis qu'elle ne m'aime pas ! Elle me l'a avoué, elle s'en est presque vantée!.. Tiens, voici les fleurs que je lui apportais.

DALTANG.

Laisse donc. Tu n'es qu'un enfant ! Si ton amour-propre t'empêche de faire les premiers pas, je m'en charge, je lui parlerai.

MAURICE.

Tu perdras ton temps et ta peine. Tout est fini, bien fini !

DALTANG, s'asseyant.

Eh bien ! si c'est fini, nous recommencerons.

MAURICE.

En attendant, je partirai ce soir.

DALTANG.

Quitter le château ! Y songes-tu ! On ne rompt point par caprice un mariage arrêté, fixé. Le contrat est rédigé... et tout à ton avantage... les bans sont publiés, la corbeille achetée, les invitations lancées, j'ai tout commandé, tout payé ! Que diable ! on ne procède pas ainsi !

MAURICE.

Ce ne sera pas la première fois qu'un mariage annoncé n'ira pas à la mairie.

DALTANG.

Ta ta ta ta! Les affaires sont les affaires. On nous a promis Julie, on doit nous donner Julie; et si la petite rechigne, eh bien! il y a des formes, il faut une raison, un prétexte; mais on n'en trouvera pas, et alors... Manqué! Un mariage superbe! car elle est charmante, oh! tu ne peux pas dire le contraire, elle est charmante! Un caractère... une fortune... irréprochables... une trouvaille enfin... Et nous ne résisterions pas! ah! mais si! moi d'abord, je proteste! Je vais lui parler.

MAURICE, *avec décision.*

A quoi bon? Je ne la prendrai pas malgré elle, et si on la décide à m'accepter, ce sera moi qui la refuserai. Hier, je l'aurais épousée avec joie; aujourd'hui, il me serait impossible d'y consentir.

DALTANG.

Ne t'emporte pas, que diable! Soyons calmes, et raisonnons. Julie ne t'aime plus aujourd'hui, demain elle sera folle de toi; je connais les femmes.

Chantant.

Comme la plume au vent
Femme est volage...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DALTANG,
puis DE BLAVENNES.

MADAME DALTANG.

Eh bien! monsieur! En vérité, je suis ravie de voir comment vous cherchez mon ombrelle! Monsieur chante! Et quelle chanson encore!

DALTANG.

Chère amie...

MADAME DALTANG.

Et moi, pendant ce temps-là, je rôtis au soleil, et je me grille le teint!

DALTANG.

Chère amie...

MADAME DALTANG.

Taisez-vous !

De Blavennes paraît au fond.

DALTANG, avec solennité.

Chère amie...quand vous connaîtrez le motif grave qui m'a détourné de votre ombrelle... Mais ce n'est pas à vous qu'il appartient de recevoir, ou plutôt de fournir une explication. Ah ! voici monsieur de Blavennes ! (S'avançant gravement vers lui.) Monsieur...

MAURICE.

Laisse, mon père, cela me regarde.

DALTANG, même ton.

Non !.. comme chef de famille, chargé d'une autorité responsable, je réclame la faculté d'agir le premier en cette circonstance exceptionnelle. Je te réserve néanmoins dès à présent une intervention ultérieure, pour le cas où tu le jugerais convenable. Je commence.

MADAME DALTANG, à part.

Quelle comédie joue-t-il là ?

DALTANG, pesant ses mots.

Monsieur...

DE BLAVENNES, à part.

Se douterait-il ?..

DALTANG.

J'apprends à l'instant de Maurice que votre fille lui a signifié d'une façon positive et indubitable que leur mariage était manqué. En présence d'une déclaration si nette et si catégorique, je présume être fondé à provoquer une explication, et je la provoque. Voilà !.. voilà !

DE BLAVENNES.

De mon côté je vous cherchais, mais je ne soupçonnais pas chez Julie une pareille résolution. Je vais la faire appeler.

Il sonne.

MAURICE.

Une explication est inutile, monsieur. Je sais qu'elle ne m'aime pas, cela suffit.

DE BLAVENNES.

Elle ne vous aime pas !

MAURICE.

Elle le dit!

DE BLAVENNES, au domestique qui entre.

Priez mademoiselle Julie de venir.

Le domestique sort.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MADAME DE BLAVENNES.

DE BLAVENNES.

Tu arrives fort à propos. Sais-tu pourquoi Julie s'est brouillée avec Maurice?

MADAME DE BLAVENNES.

Depuis quand?

MAURICE.

Depuis aujourd'hui, madame.

MADAME DE BLAVENNES.

Et à quel sujet?

MAURICE.

Voici mademoiselle Julie; elle vous donnera peut-être à vous les éclaircissements qu'il m'a été impossible d'obtenir.

SCÈNE IX

Les Mêmes, JULIE.

JULIE.

Tu m'as demandée, père?

DE BLAVENNES.

Mon enfant, on m'apprend une nouvelle grave; monsieur Maurice est ton fiancé, n'est-ce pas?

JULIE, baissant les yeux.

Mon père...

DE BLAVENNES.

Julie, il faut nous faire connaître la vérité, toute la vérité. Je ne veux pas qu'on puisse supposer que personne ait eu

une influence quelconque sur une détermination aussi singulière, aussi brusque.....

JULIE.

Soit, je m'expliquerai ; je me sens aujourd'hui plus forte, plus résolue qu'hier... et cependant... tenez, il me prend, malgré moi, comme des envies de pleurer...

MADAME DE BLAVENNES.

Ma fille !.. mon enfant !...

JULIE.

Oh ! ce n'est rien. On ne traverse pas certaines phases douloureuses sans émotion. La nécessité d'être franche me donnera du courage.

DALTANG.

Calmez-vous, mademoiselle ; nous aussi, nous avons des émotions et des phases douloureuses ; et cependant, vous voyez, nous sommes calmes.

MADAME DALTANG, jouant avec son éventail.

Parlez pour vous. Moi, je ne le suis pas !

DALTANG.

Madame, le calme sied aux caractères forts ! — Nous vous écoutons, mademoiselle !

MADAME DE BLAVENNES, à part.

Que va-t-elle dire ?

JULIE, à madame Daltang.

C'est à vous, madame, à vous que je veux m'adresser. Vous êtes femme, vous êtes jeune, vous me comprendrez. On m'avait parlé d'un mariage, d'un jeune homme qui m'aimait. Cela m'avait éblouie, j'en rêvais ! Mon cœur, enivré de l'inconnu, battit à ce moment-là bien fort et bien longtemps ! Le jeune homme arriva... et moi... je ne réfléchis pas : j'avais donné mon âme à la vision, j'essayai de la donner à la réalité. (Allant vers Maurice et baissant les yeux.) Oh ! monsieur, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? c'est bien mal, ce que j'ai fait... et surtout, bien imprudent ! Les jeunes filles sont si faibles ! Le jour s'est fait tout à coup, un éclair est moins rapide. La vision a disparu, et maintenant...

DALTANG.

Vous n'aimez pas Maurice ?

JULIE.

Ah ! je n'ai jamais menti, je vous le jure !

DALTANG.

Vous en aimez un autre peut-être? Votre cousin sans doute?

JULIE, faiblement.

Oui.

DE BLAVENNES.

Que signifie?...

DALTANG, qui s'est monté peu à peu.

Mais... On ne dénoue pas un mariage comme un nœud de cravate !.. Savez-vous que je serais presque en droit d'exiger une réparation?

DE BLAVENNES.

Ah! monsieur, ceci me regarde! Julie se comporte loyalement, après tout. Si sa légèreté, qui est le fait d'un enfant, froisse votre honneur ou votre délicatesse, et que vous réclamiez satisfaction...

DALTANG, effrayé.

Permettez, permettez... Soyons calmes et raisonnons froidement, à l'abri de toute excitation... Je ne dis pas que... non !... Mais enfin...

MAURICE.

N'insiste pas. Si quelqu'un se trouvait blessé, ce ne pourrait être que moi. Or, tout en regrettant que mademoiselle ne se soit point aperçue plus tôt de ses véritables sentiments, j'estime que la façon la plus convenable de répondre... pour le moment... c'est de me retirer. Je vous prie de faire comme moi.

Il se dirige vers le fond.

MADAME DALTANG.

Maurice a raison, mon ami; ce soir même, nous aurons l'honneur de prendre congé de monsieur et madame de Blavennes.

Elle remonte.

DALTANG.

Soit. Puisque les circonstances l'exigent, montrons du caractère! (Avec une dignité comique) Suivez-moi!

Il s'aperçoit que sa femme et son fils sont partis.

SCÈNE X

DE BLAVENNES, MADAME DE BLAVENNES, JULIE.

DE BLAVENNES.

Maintenant que nous voilà seuls, m'expliqueras-tu pourquoi tu refuses d'épouser Maurice? Je veux la vérité.

JULIE.

Je te l'ai dite: parce que je ne l'aime pas.

MADAME DE BLAVENNES.

D'où vient, alors, que jusqu'ici tu nous as laissé croire le contraire!

JULIE.

Comment ne l'auriez, vous pas cru, quand j'en étais moi-même convaincue? Je le voyais constamment; à force de se trouver ensemble, l'intimité est venue, je me suis imaginé qu'il me plaisait, tout le monde me le persuadait et; malgré quelques doutes, cela a duré jusqu'au jour où un autre m'a dit, comme lui, qu'il m'aimait. Alors, est-ce changement, caprice, coquetterie, ou perte de mes illusions?... Le fait est qu'en causant avec mon cousin, je me suis subitement sentie incapable de devenir madame Daltang!... (S'efforçant de rire.) Peut-être aussi ai-je pensé qu'il ne me serait pas désagréable de m'entendre appeler madame la vicomtesse de Bresson...

MADAME DE BLAVENNES, très-émue.

Quoi! ton frère s'appelle ..

DE BLAVENNES.

Le comte de Bresson... Qu'as-tu donc?

MADAME DE BLAVENNES.

Rien... rien... l'émotion de cette scène... la chaleur...

Elle s'évanouit.

DE BLAVENNES.

Ah! mon Dieu! Julie!... Ta mère!...

Le rideau tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un vaste salon de campagne. Au premier plan, à gauche, un piano; à droite, une cheminée. Au deuxième plan, portes latérales. Au fond, trois portes s'ouvrant de plain-pied sur une serre vitrée. Dans le milieu, une jardinière. Canapé et guéridon à droite. Siéges.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, puis CHARLES.

JULIE, entrant à droite.

Chère mère! je devine sa souffrance par la mienne... Allons!... je n'y voulais plus songer, et voilà que... malgré moi!... Il faut que je sois gaie. Il va venir, celui auquel je dois penser maintenant; et s'il me trouvait triste, on me devinerait peut-être! (Au fond, regardant une fleur.) Fanée!... fanée! .. Nous l'admirions ce matin!... Ah!... je penserai donc toujours à lui!... (Elle redescend vivement en scène, et se trouve vers le piano, qui est ouvert. Elle prend un morceau et lit le titre :) « L'oubli. »

Elle se met au piano, et joue. Charles paraît au fond avec un domestique. Apercevant Julie, il congédie le domestique d'un geste.

CHARLES, qui s'est approché.

Mademoiselle, vous jouez à ravir! quelle âme!... quelle poésie!.

JULIE, se levant et allant vers la droite.

Mon âme est si poétique, qu'elle oublie la réalité, c'est-à-dire les personnes qui entrent.

CHARLES.

Oubliez-moi toujours ainsi, et je ne vous oublierai jamais!

JULIE.

Vous aimez la musique, monsieur?

CHARLES.

Moins que les musiciennes, mademoiselle.

JULIE.

On dit pourtant que c'est l'art qui fait aimer l'artiste.

CHARLES.

Je crois plutôt, quant à moi, que c'est l'artiste qui fait aimer son art. Une belle mélodie cause un double plaisir, sortant d'une jolie bouche.

JULIE.

Vous avez, à ce que je vois, le culte de la beauté, bien plus que celui du beau. Vous êtes un réaliste.

CHARLES.

La beauté n'est-elle pas aussi adorable que le beau? Elle a, comme la musique, ses variations et ses manières. S'il faut à l'une des spectateurs pour la voir et l'admirer, il faut à l'autre des auditeurs pour l'entendre et l'applaudir; et si vous accusez de réalisme celui qui préfère l'exécution à l'œuvre, et l'interprète à l'auteur, je dois en convenir, lorsque c'est vous qui jouez, je suis un réaliste.

JULIE.

Pour parler ainsi, il faut que vous soyez de première force, soit en galanterie, soit en musique.

CHARLES.

Ni en l'une ni en l'autre. Je regarde, et j'écoute, applaudissant la musique facile par goût, la musique difficile par genre, les personnes qui ont du talent par sympathie...

JULIE.

Et les autres par politesse! merci!

CHARLES.

Oh! ma cousine!.. Pouvez-vous croire!..

JULIE.

Non! je ne crois pas... à ce que vous dites! vous vous faites plus prosaïque que vous ne l'êtes. L'oiseau qui plane au plus haut du ciel, met parfois son orgueil à raser la terre de si près, qu'on dirait qu'il a coupé ses ailes.

CHARLES.

Cela se voit à l'approche de la pluie.

JULIE.

Sommes-nous donc dans les mauvais jours ?

CHARLES.

Si vous y consentiez, je lirais le temps qu'il fait dans vos yeux.

JULIE, *simplement.*

Eh bien!... regardez-les !.. qu'y lisez-vous ?..

CHARLES.

Le printemps... avec des nuages pourtant.

JULIE.

Parlons plus clairement. Avez-vous vu mon père ?

CHARLES.

Non, puisque je vous ai rencontrée d'abord.

JULIE.

Si vous l'aviez vu, vous auriez lu moins sombre dans mes regards.

CHARLES, *froidement.*

Il se pourrait !..

JULIE.

Je ne vous demande pas de transports. Vous êtes réaliste, c'est convenu ; vous ne me ferez pas de vers. Mais on peut être heureux en prose.

CHARLES.

C'est ainsi qu'on l'est le plus ordinairement. En consentant à un mariage de raison, vous l'avez compris sans doute?

JULIE.

C'est moi seule qui ai désiré ce qui arrive.

CHARLES.

Vous me permettez donc, Julie, de croire à mon bonheur?

JULIE.

Je ne vous le permets pas, je vous en prie.

CHARLES.

Une prière est plus qu'un ordre : dans les choses du cœur, le bonheur est au-dessus du devoir.

JULIE, à part.

Le bonheur au-dessus du devoir!

Elle descend vers la droite.

CHARLES, regardant à gauche.

Voici mon père.

JULIE, s'esquivant à droite.

Vous permettez que je prévienne mes parents?

CHARLES, distrait.

Si je permets!... mais avec ivresse, chère cousine!...

SCÈNE II

CHARLES, DE BRESSON, entrant à gauche.

CHARLES.

Allons, bon! qu'est-ce que je dis! Le succès me tourne la tête! je deviens bête, ma parole d'honneur.

DE BRESSON.

C'est tout naturel, tu te maries!

CHARLES.

Qui t'a appris?...

DE BRESSON.

La jeune madame Daltang, que j'ai aperçue, et dont la figure déconfite est toute une révélation. Tu vas la voir.

CHARLES.

Une femme de mauvaise humeur!... Jamais!...

Il se sauve à droite.

SCÈNE III

DE BRESSON, MADAME DE BLAVENNES.

DE BRESSON.

Parfait!... Nous n'avons plus qu'à demander les dispenses... Les dispenses!... Mais elle n'est pas sa cousine! Elle

n'est pas ma nièce! elle n'est rien pour mon frère, rien pour moi...

MADAME DE BLAVENNES, qui est entrée à droite.

Elle est votre fille, monsieur le comte !

DE BRESSON, abasourdi.

Ma fille!... (La reconnaissant.) Vous! Marguerite!...

MADAME DE BLAVENNES.

Madame de Blavennes, monsieur!

DE BRESSON.

Quoi!... Julie!...

MADAME DE BLAVENNES.

Votre fille !

DE BRESSON.

Et j'aurais ignoré pendant vingt ans?...

MADAME DE BLAVENNES.

Est-ce que je vous ai revu! Je ne savais même pas que mon mari eût un frère, ni à plus forte raison, que ce frère fût le comte Georges de Bresson.

DE BRESSON.

Mais, madame, qu'est-ce qui me prouve?...

MADAME DE BLAVENNES.

Vous faut-il une autre preuve que l'âge de cette enfant?

DE BRESSON.

Madame...

MADAME DE BLAVENNES.

Comment! vous doutez de moi!... (Un silence) Oh!... Vous êtes superbes, vous autres hommes !... vous vous faites aimer par des promesses qui sont autant de mensonges; vous prenez lâchement l'honneur d'une jeune fille!... et quand, la première, elle vous demande de l'épouser, qu'elle vous parle de devoir, de réputation....

DE BRESSON.

Vous m'avez dit cela, à moi!

MADAME DE BLAVENNES.

Ah! je l'ai dit! vous ne vous le rappelez pas, c'est possible : qu'est-ce que cela vous faisait? vous étiez marié.

DE BRESSON, cherchant à s'excuser.

A une femme que je n'aimais pas.

MADAME DE BLAVENNES.

Vous en aviez un fils!... Alors, pour ne pas me perdre aux yeux du monde, pour cacher ma honte, je pars sous un prétexte, je fais si bien que personne ne se doute de rien, pas même vous! et quand j'ai rencontré un homme généreux et dévoué qui a compris ma douleur et a eu pitié de ma faiblesse, vous auriez voulu me voir continuellement aux prises avec cette torture qui s'appelle un secret partagé! et partagé par qui?... par un homme qui pouvait crier au premier venu : « Cette femme, que vous croyez honnête, elle a menti à tout le monde! elle a été ma maîtresse! Cet enfant que vous croyez légitime, il a volé un nom et une famille, en attendant que, plus tard, il dérobe une fortune, au nom même de la loi qui le protége! » Pouvais-je faire cela? Devais-je le faire?... Non, mille fois non! vous auriez été sans cesse entre nous comme une menace; j'aurais souhaité votre mort! la mort du père de mon enfant! Car, je vous le jure encore, elle est à vous, bien à vous!

DE BRESSON.

Oui. Tout cela est possible...

MADAME DE BLAVENNES.

Mais regardez-moi donc!... ai-je l'air d'une femme qui ment?

DE BRESSON.

Ah! Marguerite!... Madame!... Mais c'est affreux, cela! — Où est Julie?... Je veux la voir, lui parler!

MADAME DE BLAVENNES.

Et que pensez-vous lui dire?... Irez-vous révéler à cet enfant, dont le cœur est pur encore, que sa mère a été coupable que son père n'est pas celui dont elle porte le nom, mais un autre qui n'a pu lui transmettre le sien? De quel front vous présenterez-vous devant elle pour lui dévoiler un passé qui vous accuse? Et si elle l'apprend jamais, qui croyez-vous que sa droiture préfère, de celui qui, après lui avoir donné la vie comme à regret, n'a connu l'existence de sa fille que pour hésiter à se repentir, ou de celui qui, lui ayant rendu l'honneur, n'a cessé de lui prodiguer les soins et la tendresse d'un père? Pensez-vous qu'elle vous pardonne? non, elle vous maudira!

DE BRESSON.

Mais si je ne dois rien être pour elle, il fallait mépriser mon égoïsme, et ne pas me jeter à la face un passé que vous répudiez la première!

MADAME DE BLAVENNES.

Et ce mariage !..

DE BRESSON.

Ne pouviez-vous l'empêcher, en confiant à l'honneur de mon fils ce secret qui me tue?

MADAME DE BLAVENNES.

Est-ce qu'il m'aurait crue sans votre témoignage ! D'ailleurs, ce n'est pas là que je redoute le danger : votre fils saura tout; mais mon mari, puis-je lui dire, à lui, que cet homme, c'est son propre frère, c'est vous ?

DE BRESSON, apercevant de Blavennes.

Prenez garde, madame !

SCÈNE IV

LES MÊMES, DE BLAVENNES, entrant à gauche.

DE BLAVENNES, à de Bresson.

Ah ! puisque je vous trouve ensemble, tu dois être au courant de ce qui se passe.

DE BRESSON.

Mon Dieu !... fort mal... j'arrive...

DE BLAVENNES, à sa femme.

Tu n'as pas dit à Georges que Julie consentait, et que dès lors...

MADAME DE BLAVENNES.

Mon ami, c'est peut-être aller bien vite.

DE BRESSON.

Un si brusque changement ! nous ne voudrions pas abuser d'une situation difficile pour aboutir à un mariage forcé.

DE BLAVENNES.

On ne force personne, te dis-je ! c'est Julie d'elle-même qui demande à épouser son cousin.

DE BRESSON

Est-ce bien d'elle-même ?

MADAME DE BLAVENNES.

Qui le saura jamais ?

DE BRESSON.

Je pourrais m'en assurer.

DE BLAVENNES.

En vérité, je ne te comprends pas! L'autre jour, rien ne t'arrêtait, tu ne connaissais point d'obstacles; et aujourd'hui, quand tout le monde est d'accord, tu suscites des difficultés, tu fais de la délicatesse!... Il faudrait pourtant savoir à quoi tu prétends en venir, avec tes menaces de la veille et tes restrictions du lendemain. Désires-tu que Julie épouse ton fils, oui ou non?...

MADAME DE BLAVENNES, doucement, allant à son mari.

Mon ami, pourquoi reprocher à ton frère d'être revenu à des idées plus conciliantes? Ce serait rendre un mauvais service à deux jeunes gens que de les marier sans être certain qu'ils se conviennent. Or, oserais-tu garantir que Julie n'a pas agi par dévouement ou par caprice?

DE BLAVENNES.

Tu lui as donc parlé?

MADAME DE BLAVENNES.

Non!.. et c'est justement ce qui fait que sa conduite me surprend; elle nous cache quelque chose!.. Ne serait-il pas bon que ton frère la vît, l'interrogeât? Ce qu'elle refuse de confier à ses parents, elle le dirait peut-être à un autre.

DE BLAVENNES.

Vous le voulez?... Soit... dans un cas aussi grave, où il s'agit de l'avenir de nos enfants, on ne saurait être trop prudent. Je vais te l'envoyer. Tu resteras seul avec elle. Parle-lui, mais songe que j'attends une réponse définitive.

Monsieur et madame de Blavennes sortent à gauche.

DE BRESSON.

Seul avec elle!.. si j'allais me trahir!. non... non!.. Mais comment m'y prendre?.. Une jeune fille ne livre pas facilement un secret qu'elle a surpris... et d'ailleurs, est-il certain qu'elle sache?.. Bah! le mieux est de s'abandonner au hasard.

SCÈNE V

DE BRESSON, JULIE, entrant à droite.

DE BRESSON.

J'ai à vous parler, Julie.

JULIE.

A moi?

DE BRESSON.

A vous.

JULIE.

Je vous écoute, mon oncle.

Ils s'asseoient à droite.

DE BRESSON.

Je vais droit au but. Est-il exact qu'en acceptant votre cousin pour époux, vous n'obéissiez qu'à votre propre inspiration, et non à quelque influence étrangère?

JULIE, simplement.

J'ai déclaré à monsieur Charles quels étaient mes sentiments, il a dû vous en instruire : je ne puis que vous les confirmer.

DE BRESSON.

Vous les modifierez peut-être, quand vous saurez que Charles et moi, nous ne sommes pour vous ni des adversaires ni des ennemis; qu'au contraire, nous nous intéressons beaucoup à vous... plus que vous ne pouvez le croire!

JULIE.

Je n'en doute pas, mon oncle.

DE BRESSON.

Nous ne voulons que votre bonheur, votre bien. Ainsi donc, Julie, ne vous laissez pas égarer par l'idée d'un dévouement inutile, et ne me cachez pas plus longtemps la vérité.

JULIE, feignant l'étonnement.

J'ignore à quoi vous faites allusion, mon oncle.

DE BRESSON.

Vous n'avez pas confiance en moi? Je suis votre oncle pourtant : un oncle, c'est un ami... presque un père... Voyons... on ne vous a rien dit?

JULIE.

Rien.

DE BRESSON.

Vous n'avez rien surpris?

JULIE.

Rien.

DE BRESSON.

Alors, vous avez deviné quelque chose?

JULIE.

Je vous répète, mon oncle, que je ne vous comprends pas...

DE BRESSON

Allons!.. Je le regrette pour vous, ma chère enfant; car si, réellement, vous désirez vous marier avec mon fils, c'est moi qui aurai le chagrin de refuser mon consentement.

JULIE, avec inquiétude.

Et par quelle raison?

DE BRESSON.

Par la raison que je veux empêcher deux braves jeunes gens de se battre, au risque de se tuer pour vous.

JULIE, très-émue.

Se battre!.. (A part.) Je n'avais pas pensé à cela!

DE BRESSON.

Je dois ajouter que Charles est de première force à l'escrime, et que je craindrais sérieusement pour...

JULIE, avec une émotion croissante.

Ah! mon Dieu!

DE BRESSON, changeant de ton.

Allons donc!.. Je savais bien qu'elle y viendrait.

JULIE.

Que signifie!...

DE BRESSON.

Cela signifie, Julie, que vous pouvez être tranquille. Aucune épée ne sortira du fourreau, et vous épouserez celui que vous n'avez cessé d'aimer.

JULIE.

Mais, mon oncle...

DE BRESSON.

Ne niez pas; votre trouble suffirait à vous trahir. Vous avez résolu de vous sacrifier; c'est bien, c'est beau. Mais nous, qui veillons sur votre avenir, nous qui vous aimons, nous ne permettrons pas que votre projet s'accomplisse.

De Blavennes paraît au fond, à gauche.

JULIE.

Eh bien! oui! ce matin, tandis que mon père et ma mère causaient, j'étais dans la bibliothèque; j'ai tout entendu, et j'ai compris que la reconnaissance me commandait d'épouser mon cousin. Alors, j'ai fait mon devoir! C'est donc librement que j'accepte, que je souhaite cette union; et non à cause des richesses qu'elle me laisse, mais à cause de l'honneur qu'elle sauve à ceux qui ont gardé le mien.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DE BLAVENNES.

DE BLAVENNES, s'avançant.

Julie, pardonne-moi!

JULIE.

Mon père!...

DE BLAVENNES.

Je connaissais ton cœur, et je n'ai pas deviné les honnêtes replis de sa délicatesse! Aveugle, il a fallu qu'un autre vînt m'éclairer!... Que dis-je?... un autre!... Suis-je rien de plus que lui!

JULIE, se jetant à son cou.

N'en doute pas! tu es mon seul, mon vrai père! c'est toi que je respecte, que j'aime! Il y a peut-être quelque part un autre homme à qui je dois la vie; mais puisqu'il m'a abandonnée, reniée, je ne le connais pas, je ne veux pas le connaître!

DE BRESSON, à part, tombant sur un fauteuil.

Voilà le châtiment!

JULIE.

Est-ce lui qui m'a élevée, qui m'a donné un foyer, une famille? quand je pleurais au berceau, qui se penchait pour m'embrasser en souriant? qui m'apprenait à bégayer ce doux nom, dont je n'ai appelé que toi? Plus tard, quand la raison me vint, qui m'a formé l'esprit en éveillant mon cœur? qui m'a aidée, dirigée par ses leçons et ses conseils? Est-ce lui?... Aux heures de souffrance, tandis que tu veillais à mon chevet, où était-il?... que faisait-il?... Pensait-il seulement à

moi? non! S'il y avait pensé, il serait venu. Et il n'est pas venu, il n'a songé qu'à lui! Cet homme-là, s'il existe, crois-tu que je puisse l'aimer? Il ne m'a valu que des chagrins, il est cause de tout le malheur qui me frappe! Je devrais plutôt le haïr, le...

DE BRESSON, ne pouvant plus se contenir.

N'ajoutez rien, Julie! Respectez sa mémoire!... Il est mort.

DE BLAVENNES, voyant le trouble de son frère.

Qu'en sais-tu?

DE BRESSON.

Moi?... mais on me l'a dit.

DE BLAVENNES.

Qui?

DE BRESSON.

Madame de Blavennes, ta femme.

DE BLAVENNES.

Julie, laisse-nous!

JULIE, à part.

Qu'a-t-il donc?

Elle sort à droite.

SCÈNE VII

DE BLAVENNES, DE BRESSON.

DE BLAVENNES. Il va fermer la porte de droite, regarde au fond si on n'écoute pas, redescend rapidement en scène, et regarde fixement son frère.

Toi!.. C'était toi!..

DE BRESSON.

C'est horrible, j'en conviens!... Mais quoi?... nous n'allons pas nous battre, je suppose!

DE BLAVENNES.

Deux frères!... Non!... D'ailleurs, l'amant de Marguerite est mort, bien mort! Mais le père de Julie!...

DE BRESSON.

Tu récoltes aujourd'hui le fruit de ton dévouement. Mon enfant t'appartient! elle t'aime!

DE BLAVENNES.

Et toi, le châtiment de ta faute ! Elle te hait !

DE BRESSON.

Sans même me connaître !

DE BLAVENNES.

Elle ne te connaîtra jamais ! Oserais-tu dire à Julie que tu es son père?... Je t'en défie !

DE BRESSON.

Tu as raison. Un de nous est de trop ici.

DE BLAVENNES.

Que comptes-tu faire ?

DE BRESSON.

Tu verras.

DE BLAVENNES.

Ah ! si tu avais du cœur !...

DE BRESSON.

Je me tuerais peut-être !

DE BLAVENNES, *avec ironie.*

Toi !... Allons donc !

DE BRESSON.

Je ne crains pas la mort. S'endormir dans le néant, cela n'a rien, après tout, qui m'effraie : je ne crois pas à ce qui vient après. Mais je crois à ce qui est bon, et même à ce qui est beau ! J'aime l'existence, enfin !... parce que c'est l'espoir, même dans le désespoir; et je ne serais pas un homme, si, entre... être, et ne pas être, entre jouir de tout et ne plus rien sentir, je choisissais... ce qu'il est toujours temps d'attendre.

DE BLAVENNES.

Tu préfères rester en face de ta conscience ?

DE BRESSON.

Ma conscience !

DE BLAVENNES.

C'est elle qui te jugera !... Si tu n'en as pas aujourd'hui, tu en auras une demain ; seulement, elle s'appellera le remords ! — Adieu !

Il sort rapidement à droite.

SCÈNE VIII

DE BRESSON, *seul.*

Le remords !... — Ces vertueux farouches sont intraitables ! Voyons, voyons... il faut que je trouve un moyen. La première chose à faire, c'est de voir Charles. Il ne refusera pas de transiger avec sa sœur... (*S'arrêtant.*) Qui sait?... J'aurais bien refusé de transiger avec mon frère !

SCÈNE IX

DE BRESSON, MAURICE, *entrant par le fond.*

MAURICE.

Pardon, monsieur ; je cherche votre fils.

DE BRESSON.

Moi de même, monsieur ; et je désirerais le voir avant vous.

MAURICE.

A votre aise, monsieur; je l'attendrai ici.

DE BRESSON.

Je l'en préviendrai, monsieur.

SCÈNE X

MAURICE, *seul.*

Je veux en finir ce soir même !... Vivre sans elle, cela m'est impossible !... Elle sera à moi, ou bien... je ne serai plus !

SCÈNE XI

MAURICE, CHARLES.

CHARLES.

N'est-ce pas mon père qui sort d'ici?

MAURICE.

Oui... Mais puisque vous voilà...

CHARLES.

A qui parles-tu?

MAURICE.

Au futur de mademoiselle Julie!

CHARLES.

Tu m'en veux!... Je comprends!... Et pourtant, je t'assure que c'est bien malgré moi...

MAURICE.

En vérité!

CHARLES.

Maurice, tu es mon ami...

MAURICE.

Je ne le suis plus!.. Est-ce qu'il reste de l'amitié, là où l'amour est en jeu!.. Je l'aime, entends-tu bien! je l'aime! et je n'y renoncerai qu'avec la vie! Tu me parles d'amitié!.. Mais c'est de la haine que je vais avoir pour toi, si tu l'épouses! Allons, Charles, il en est encore temps. Dis-moi que, quoi qu'il arrive, tu renonceras à ce mariage; dis-moi que Julie ne sera jamais ta femme; et alors, je croirai à ton amitié; sinon!..

CHARLES.

Tu es fou, Maurice! calme-toi!

MAURICE.

Fou d'amour, oui!.. je suis jaloux, désespéré!

CHARLES.

Ecoute, Maurice! Je te jure que ce mariage se fait... par la force des choses... que de graves événements m'y obligent!.. Faut-il tout te confier? Il y va de l'honneur.

MAURICE.

Je ne savais pas qu'il y eût un honneur plus sacré que celui de remplir ses promesses !

CHARLES.

Il n'y a qu'un honneur au monde, Maurice ; il consiste à faire loyalement ce qu'on doit. Or, quand deux devoirs sont en présence, il y en a toujours un qui prime l'autre.

MAURICE.

Mais quel est-il donc, ce devoir caché auquel tu te sacrifies si ardemment?

CHARLES.

Si je pouvais répondre à cette question, je l'aurais fait tout d'abord.

MAURICE, *traversant.*

Voilà jusqu'où vont ton amitié, ta confiance ! mensonges que tout cela ! mensonges !

CHARLES, *s'échauffant.*

Mon Dieu ! libre à toi de ne pas y croire ! Mais si je n'étais pas ton ami, penses-tu que je me laisserais insulter comme tu viens de le faire ?

MAURICE.

Puis-je empêcher la vérité de te paraître une injure ?

CHARLES.

Voyons, Maurice, où veux-tu en venir ? Si c'est une querelle que tu demandes...

MAURICE.

Il y a des choses qu'on trouve quelquefois sans les chercher.

CHARLES, *se calmant.*

Et d'autres fois, quand on les cherche, on ne les trouve pas. J'ai dit ce que j'avais à dire ; adieu !

MAURICE, *l'arrêtant au passage.*

Tu ne veux pas m'avouer pourquoi tu épouses ta cousine ?

CHARLES.

Je t'ai déjà répondu que c'était impossible. Laisse-moi sortir, la patience a des bornes, l'entretien pourrait finir mal.

MAURICE, *avec violence.*

J'étais son fiancé avant toi ; j'ai le droit d'avoir au moins

une explication, un prétexte ! Tu ne sortiras pas ! T'en aller ainsi, ce serait lâche !

CHARLES.

Mais tu veux donc que nous nous battions à la fin !

MAURICE.

C'est toi qui le veux, puisque tu m'enlèves ma fiancée !

CHARLES.

Ah ! si je pouvais te dire...

Madame de Blavennes paraît au fond, à gauche.

MAURICE.

Lui aussi !... comme elle !... un mystère, une cause inévitable, mais secrète !... Ah ! jetez donc le masque au moins ! quand une action a une cause honorable, on ne la cache pas, on la donne !

CHARLES.

Ce n'est pas assez d'accuser mon amitié ! Tu doutes de mon honneur !... Eh bien puisque tu m'y forces...

MAURICE.

Tu vas parler !

CHARLES.

Non ! je me battrai plutôt !

MAURICE.

Enfin !

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME DE BLAVENNES,
se jetant entre eux deux.

MADAME DE BLAVENNES, *solennellement.*

Monsieur Charles, vous ne vous battrez pas quand vous aurez vu M. de Blavennes. Il vous attend. (*Charles sort. Madame de Blavennes continue en s'adressant à Maurice.*) Un homme auquel l'honneur ferme la bouche a recours à la raison de ceux qui n'en ont pas, un duel. Une femme, en pareil cas, n'a pas le choix ; il faut qu'elle se déshonore, si elle ne veut faire porter aux autres le poids de la faute qu'elle a commise. Le danger que vous vouliez courir m'ouvre les yeux. Ma conduite d'hier était une lâcheté. Non contente de faire souffrir des innocents,

j'allais compromettre plus que leur avenir, leur existence même! Dieu ne l'a pas voulu, il m'a fait repentir à temps. Plutôt que de ne point empêcher ce duel, que je me reprocherais toute ma vie comme un meurtre, j'affronterais en public la réprobation et la honte. — Ecoutez-moi, monsieur Maurice! Si monsieur Charles de Bresson voulait épouser Julie, c'était pour lui conserver par un mariage une fortune qui ne nous appartient pas!

MAURICE.

Comment?

MADAME DE BLAVENNES.

Vous me croyez une honnête femme?

MAURICE.

Je verserais mon sang pour le soutenir.

MADAME DE BLAVENNES.

Eh! bien! Julie n'est pas la fille de monsieur de Blavennes!

MAURICE, à lui-même.

Oh!... pauvre femme! (A madame de Blavennes.) La noble façon dont vous supportez le malheur qui vous frappe en vous en attribuant tout le blâme, suffirait à vous concilier l'estime et le respect de tous ceux qui vous entourent, (S'inclinant.) s'ils ne vous étaient acquis d'avance.

CHARLES, rentrant.

Oh! mon père!.., mon père!..

MAURICE.

Charles, voici ma main, tu épouseras Julie.

Il se détourne.

MADAME DE BLAVENNES.

Lui!... Elle est votre sœur, monsieur!...

CHARLES, bas à madame de Blavennes.

Ne craignez rien, madame! (A Maurice.) Plutôt que de désunir deux cœurs qui s'adorent, je renoncerais à cette fortune!

MAURICE.

Dis-tu vrai, Julie!...

CHARLES.

Elle se sacrifiait.

MAURICE.

Et moi qui l'accusais!

SCÈNE XIII

MADAME DE BLAVENNES,
MAURICE, CHARLES, MONSIEUR DALTANG,
MADAME DALTANG.

MAURICE.

Ah! mon père!... je suis le plus heureux des hommes!

DALTANG.

Patatras!... changement de tableau!

MAURICE.

Julie m'aime, et voulait se sacrifier?

DALTANG.

Se sacrifier?...

MAURICE.

Monsieur de Bresson conteste avec raison, paraît-il, le testament de sa tante...

DALTANG, *à sa femme.*

Diable!... mais les affaires sont les affaires!... Pas de dot, pas de mariage!...

MAURICE.

En ce cas, j'aurai le regret de n'apporter à ma femme que ce qui me revient de ma mère. C'est peu de chose; faute de mieux, nous nous en contenterons.

DALTANG.

Je te le défends! et je te déclare dès à présent que je m'y opposerai formellement et par tous les moyens! Voici justement mademoiselle Julie, je vais lui signifier...

MADAME DALTANG, *bas son mari.*

Si vous ajoutez un mot...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JULIE

MAURICE.

Mademoiselle, daignez agréer mes plus humbles excuses

J'ai soupçonné votre délicatesse, alors que vous en donniez une preuve sublime qui touche à l'héroïsme. Vous pourriez m'accabler de reproches, et moi je n'en ai qu'un à vous faire, c'est d'avoir eu l'idée qu'un revers de fortune changerait mes sentiments. Le malheur qui vous frappe, ne doit être pour moi qu'une occasion de vous prouver mon dévouement et mon amour; Charles l'a compris, j'ai retrouvé un ami! et c'est d'accord avec lui que je viens vous dire : Julie, vous êtes pauvre, voulez-vous être ma femme?...

Daltang veut parler, sa femme le retient.

JULIE.

Je vous suis reconnaissante, monsieur, de vos offres généreuses; je n'attendais pas moins de votre grande âme; mais ma fierté ne saurait se résoudre à accepter l'aumône : une femme de cœur n'épouse point un jeune homme riche, lorsqu'elle n'a plus rien.

CHARLES, bas à madame de Blavennes.

A moi de réparer la faute de mon père! — (Haut, s'avançant.) Un testament qui prête à la chicane doit être déchiré ; ma tante avait deux neveux : à chacun la moitié, c'est justice. Si elle vivait, elle-même n'agirait pas autrement, j'en suis sûr!

JULIE, avec simplicité.

Merci, monsieur Charles! Vous aussi, vous êtes un brave cœur! (Interrogeant sa mère du regard.) Mais, je ne sais si je dois...

MADAME DE BLAVENNES, se rapprochant de sa fille.

Tu le peux, mon enfant.

CHARLES.

Nos droits sont les mêmes, je vous le jure.

Julie tend la main à Maurice en souriant et en baissant les yeux; Maurice accourt, et y dépose un baiser.

DALTANG, qui est resté comme ébahi.

Un mi...un mi... million!... Charles, mademoiselle a raison, vous êtes un grand cœur... Et moi aussi! je vous pardonne! Soyez heureux, mes enfants.

CHARLES.

Mais regardez-les donc! le bonheur vaut encore mieux que la générosité!

MADAME DE BLAVENNES, à part.

Le bonheur!.. Peut-il désormais en exister pour moi!

On entend un coup de feu dans le jardin.

CHARLES, courant vers le fond.

Que signifie ?...

SCÈNE XV

LES MÊMES, DE BLAVENNES.

CHARLES.

Mon père !.. où est mon père ?

DE BLAVENNES, tendant une lettre à Charles.

Lisez. (Bas.) Vous seul !

CHARLES, lisant sur le devant de la scène.

« Mon fils, tant qu'on me saura vivant, le bonheur ne pourra entrer dans cette maison. L'exil était trop peu de chose ; en partant, je veux faire croire à un suicide. Pour tout le monde, excepté pour toi, je n'existe plus ! »

MADAME DE BLAVENNES.

Eh bien ?

CHARLES.

Il est mort !

Tableau. La toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC